

l'amie de ma jeunesse ; mais il est des moments où...

Mrs. Frampton. Je vous comprends : il est des moments où les maris et les femmes qui s'aiment, désirent rester tête à tête pour se livrer aux tendres épanchements de leur tendresse, après cinq ans de mariage !

Mrs. Selby. Est-ce charitable à vous d'interpréter ainsi... Je voulais dire qu'il est des moments où l'homme le plus franc et le plus sociable, éprouvant la satiété de la meilleure compagne, préfère la solitude à....

Mrs. Frampton. A ma société....

Mrs. Selby. Oui, à la vôtre ou à la mienne, ou à toute autre : même dans les premiers mois de notre mariage, dans notre lune de miel, c'était déjà ainsi quelquefois ; car la solitude, ai-je entendu dire à mon Selby, est à l'âme ce que le repos est au corps, il l'appelait souvent le *doux sommeil du jour*.

Mrs. Frampton. Quel est votre but, et où tend toute cette rhétorique ?

Mrs. Selby. Si vous vouliez seulement vous absenter de notre maison pendant un mois, une semaine, un jour, rien qu'un jour !...

Mrs. Frampton. Quel ton arrogant ! une humiliation... à moi ? vous me faites cruellement sentir, madame, la faveur d'une hospitalité dont j'ai abusé, je l'avoue. Je vais partir, partir pour jamais, madame ; mais je crois naturel de rendre compte à M. Selby de certaines complaisances qui me donnaient droit à compter sur votre amitié et...

Mrs. Selby. Alors, je suis perdue. (*Elle se jette à ses pieds, et la toile tombe.*)

SCENE IV.

Appartement contigu de la chambre de Mrs Selby.

M. SELBY est seul qui écoute.

Je ne puis plus rien entendre. Mais est-ce bien moi ? Que fais-je ici, écoutant comme un sot et un homme sans cœur, qui ne saurait rien apprendre que de fâcheux : " *Je le dirai à votre mari !*" a répété la veuve, Je soupçonnais qu'il s'agissait de quelque mystère, et je n'ai que trop deviné. Qu'est-ce que ma femme peut m'avoir tu qui doit m'être révélé par une autre qu'elle ? Je commence à mettre en doute le passé de sa vie. Je me défie de mes propres yeux. Mon Dieu ! mon Dieu ! (*Entre Lucy.*) Ma sœur, un mot, je vous prie ; répondez à mon inquiétude. De cette chambre, où ma femme causait avec son importante amie, une voix est venue frapper mon oreille... Le hasard, et non le désir d'écouter, m'avait conduit à cette porte... J'ai entendu, dis-je, une voix de reproche, et puis une voix suppliante, comme celle de la colombe sous la serre du vau-

tour : la veuve hautaine était irritée, et elle a crié d'un ton de menace : *Votre mari saura tout !* Je ne suis pas un écouteur aux portes, ma sœur, et j'estime que c'est une lâcheté que de guetter ainsi un secret ; mais pouvais-je ne pas entendre ? Et maintenant que je sais, malgré moi, qu'on me cache quelque chose, je veux à tout prix trouver le sens de ces mots qui me troublent, sortis de la bouche de cette veuve d'enfer.

Lucy. Le plus sage est de demander à votre femme même de tout vous révéler.

M. Selby. J'ai employé les moyens les plus doux et les plus détournés, mais il n'est aucune de mes allusions indirectes qui n'ait fait pâlir de terreur la pauvre Catherine : insister davantage, ce serait la traiter avec une cruauté qui la tuerait.

Lucy. D'après votre portrait de la veuve, il paraît que ce n'est pas une de ces vertus farouches qui refusent d'entendre une tendre déclaration : si vous vouliez feindre de lui faire la cour et tirer de sa crédule vanité ce secret d'où vient son assurance : la fin justifie les moyens.

M. Selby. Je vous comprends, et je trouve votre avis fort bon ; mais ne sera-ce pas trop compter sur la bonne foi de cette belle dame, que de montrer un amour ardent après tant d'indifférence, et même pire encore ?

Lucy. La vanité de la femme la rend dupe de ses charmes : la plus défiante se croit toujours assez belle pour vous faire passer de l'aversion au sentiment contraire.

M. Selby. Je suis décidé.

Lucy. Bon succès à vos amours..

M. Selby. Je vais mener la chose rondement, ma sage sœur. (*Ils sortent.*)

[A CONTINUER.]

LE PLUS FÉCOND DES ROMANCIERS.

N'allez pas croire que ce soit de M. de Balzac que nous voulons parler. L'auteur d'*Eugénie Grandet* se pare de ce titre, mais il ne lui appartient pas réellement, c'est une usurpation tolérée.

Il ne s'agit pas non plus de M. Alexandre Dumas, quoique, cette année, il ait fait paraître vingt-deux volumes, à peu près deux in-80 par mois. Il n'est nullement question de MM. Frédéric Soulié et Paul de Kock ; ceux-là ne peuvent, malgré toute leur fécondité, élever des prétentions sur cette qualification. Le plus fécond des romanciers n'appartient pas à la littérature française ; c'est l'Allemagne qui nous a ravi cet honneur.

Il est impossible de nier l'évidence ; l'auteur en question a fait représenter plus de quatre cents pièces de théâtre ; il a composé plus de soixante-deux romans, sans compter les nou-